

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Manic by night

Jean-Guy Pilon

Volume 6, Number 5 (35), September–October 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pilon, J.-G. (1964). Manic by night. *Liberté*, 6(5), 367–369.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Manic by night

A Manic 5, la nuit commence tôt. Il y a d'ailleurs deux nuits différentes: l'une noire pour les ouvriers qui travaillent le jour, l'autre blanche pour ceux qui travaillent la nuit. Nous avons choisi par facilité et manque de temps d'explorer la nuit noire.

Manic 5 by night, ça commence donc avec la sirène du chantier, à 6 heures du soir.

Deux mille hommes quittent alors leurs postes. Les grues s'immobilisent, les blondins reviennent vers la rive, le bruit sourd et constant diminue. En silence ou par groupes fort restreints — deux ou trois au maximum — les ouvriers reviennent vers leurs baraques pour enlever la sueur et la saleté, passer une chemise propre et se diriger vers la cafétéria. Ils mangent abondamment — la nourriture y est d'ailleurs d'assez bonne qualité — et silencieusement. Rapidement. Ils n'ont pas le choix: le repas, dans une cafétéria, est une chose qu'il faut engloutir pendant qu'il est encore tiède.

Que faire après le repas du soir sinon rentrer chez soi ou aller à la taverne qui est ouverte de 7 heures à 10 heures.

La taverne de Manic 5 est immense et triste. J'y étais à l'ouverture des portes, samedi soir le 12 septembre, à 7 heures. Nous étions, André Belleau et moi, parmi les dix premiers clients. Imaginez une immense salle dont le toit ressemble à un accent circonflexe.

Des tables d'arborite rectangulaires et rouges, collées les unes aux autres, et comportant chacune quatre chaises de métal gris. Sur la table, une vieille boîte de sardines qui sert de cendrier. Vous vous asseyez à une table. Aussitôt, le garçon dépose d'autorité devant vous deux verres de bière un peu tièdes, sans bulbes et sans mousse. Cela coûte 0.25 le verre. "Il est formellement interdit

de donner des pourboires" lit-on sur une grande affiche. Mais un garçon de table nous déclare: "Personne ne nous interdit d'en accepter".

Les gens arrivent peu à peu. A 7 heures 30 nous devons quitter: pour un autre rendez-vous; il y a plus de 100 personnes. Je suis prêt à parier que la taverne peut contenir plus de 1500 personnes. Nous y reviendrons un peu plus tard au cours de la soirée.

Et nous y sommes revenus un peu avant la fermeture, c'est-à-dire vers 9 heures 30. Le bruit des conversations était étourdissant. Il fallait jouer des coudes pour entrer et se trouver une petite place quelque part.

A 9 heures 50, c'est l'instant de la dernière chance: si l'on ne commande pas à cet instant 2, 5 ou 10 verres, on n'aura plus rien. A 10 heures les garçons refusent de servir. Mais les clients peuvent boire ce qu'ils ont commandé. Plusieurs d'entre eux ne boivent pas tous leurs verres.

Après la taverne on passe au Comptoir forestier où de très jeunes filles servent hot-dogs, hamburgers, patates frites et ketchup sans sourire parce qu'elles en ont assez et rêvent à la paix de leur village à 200 ou 500 milles d'ici.

L'immense salle du Comptoir forestier se remplit, gronde, vient tout près d'éclater. Mais à minuit, on ferme; la plupart des gens en sont d'ailleurs partis.

Mais pour les privilégiés, il y a le club des contremaîtres réservés aux ingénieurs et aux contremaîtres. Le manoeuvre, l'ouvrier n'y a pas accès.

Deux classes, donc, là-bas. Les pauvres et les riches. Non, les éduqués et ceux qui ne le sont pas. Non, ce n'est pas cela, j'ai tort. Ceux qui ont des postes de commande et ceux qui n'en ont pas. Voilà. C'est ça qui est vrai.

Le club des contremaîtres est propre, bien tenu, et ressemble tristement à n'importe quel "lounge" de n'importe quelle ville. Il ferme aussi à minuit.

Après minuit, il n'y a rien à faire. Sinon grimper sur le flanc de la montagne pour regarder toutes les lumières qui illuminent cette partie du Québec qui se bâtit. Regarder, regarder comme nous pouvions regarder par temps clair et saluer du fond du coeur l'âme de ceux qui ont eu le cran de lancer et de continuer ce défi.

Ceux qui se tiennent debout et qui ont compris que ce qui appartenait au Québec appartenait vraiment au Québec.

La Manicouagan, c'est un premier pas vers autre chose de plus grand encore. Que tout cet immense pays du Québec soit à nous, à nos enfants, à tous. Autrement, ça ne vaudrait pas la peine de construire tous ces Manic.

A Manic 5, l'autre jour, nous avons longuement causé de tout cela. Quand la première lumière du jour est survenue derrière les montagnes, nous savions que c'était un peu comme notre pays qui commençait. Jamais nous ne l'avons senti dans notre chair comme là-bas. Ni dans toute sa splendeur sauvage et neuve.

Jean-Guy PILON